

Femme et représentations sociales dans les proverbes *moose*

Barthélemy KABORE¹

Résumé

Les textes oraux sont des moyens d'expression privilégiés des sociétés à civilisation orale. Loin d'être aux antipodes de la recherche scientifique, ils permettent de saisir les sentiments et les ressentiments des peuples qui n'ont que la parole pour s'affirmer et se projeter dans la quête d'un avenir meilleur.

En effet, une analyse des textes oraux fait ressortir des thèmes majeurs et récurrents comme celui de la femme. Nous intéressant plus spécifiquement aux proverbes *moose*, on s'aperçoit que la femme a une image mitigée. Si du point de vue de l'opinion publique, la femme est tantôt perçue comme un être inférieur à l'homme, une lecture approfondie des proverbes nous permet de transcender ces clichés pour envisager la femme dans son utilité sociale. Ainsi, nous retrouvons dans les proverbes *moose* la figure de la femme battante, pleine de sagesse et assumant parfois des rôles politiques. De ce point de vue, par-delà les multiples clichés dont la femme fait l'objet, quelle pourrait être la place réelle de la femme dans la société *moaaga* ? Un regard sur les énoncés sentencieux (proverbes) permet de découvrir l'image de la femme icône qui assume des fonctions politiques, fussent-elles indirectes.

La présente analyse qui se veut ethnolinguistique s'attache à cerner la double image (méliorative et péjorative) de la femme à travers un corpus de proverbes bien connus du terroir *moaaga*.

Mots-clés : proverbe, femme, clichés, fonctions, Moose

¹ Université Joseph KI-ZERBO – Ouagadougou, Burkina Faso - Kabore.barthelemy@yahoo.fr

Woman and social representations in the Moose proverbs

Abstract

Oral texts are the preferred means of expression for societies with an oral civilization. Far from being the opposite of scientific research, they make it possible to capture the feelings and resentments of people who have only the floor to assert themselves and to project themselves in the quest for a better future.

Indeed, an analysis of the oral texts highlights major and recurring themes such as that of women. Focusing more specifically on the Moose proverbs, we see that women have a mixed image. If from the point of view of public opinion, the woman is sometimes perceived as a being inferior to the man, a deep reading of the proverbs allows us to transcend these stereotypes to consider the woman in its social utility. Thus, we find in the Moose proverbs the figure of the beating woman, full of wisdom and sometimes assuming political roles. From this point of view, beyond the multiple stereotypes of which women are the subject, what could be the real place of women in Moaaga society? A look at sententious statements (proverbs) reveals the image of the iconic woman who assumes political functions, however indirect.

The present analysis, which is intended to be ethnolinguistic, seeks to identify the double image (ameliorative and pejorative) of women through a corpus of well-known proverbs from the Moaaga region.

Keywords: proverb, woman, stereotypes, functions, Moose

Introduction

« Ah ! ces femmes, toujours ces femmes ! Ces êtres de malheur ! Nous les aurions égo-gées toutes si elles n'étaient nos mères et les mères de nos enfants ! ». Cette boutade de Nazi Boni dans *Crépuscule des temps anciens* (1962 : 23) n'est point de trop pour traduire les différents clichés dont la femme fait l'objet dans nos sociétés. Dans la plupart des sociétés traditionnelles au monde, le sort de la femme n'était guère reluisant. Elle était souvent privée de ses droits civiques et ne pouvait exprimer publiquement ses opinions devant les hommes qui apparaissaient comme leurs maîtres. De nos jours, bien que l'émancipation de la femme soit hissée à l'avant-garde des combats politiques, l'image de la femme dans nos sociétés reste mitigée. Ces considérations sont perceptibles à travers divers canaux de

communication dont les sources écrites et les sources orales. S'agissant des sources orales, le thème de la femme est récurrent dans les différents genres de la littérature orale et permet de cerner la vision du monde de la société qui les a vus naître. Notre étude se propose de cerner les représentations sociales de la femme à travers les proverbes en milieu *moaaga*. Ainsi, quelle image de la femme est-il donné à voir dans les proverbes *moose* ? Cette image est-elle en adéquation avec les réalités de la société *moaaga* ? Selon la place qui lui est échue dans cette société, quels peuvent être ses rapports avec la gent masculine ?

La présente étude repose sur un ensemble de proverbes recueillis en terroir *moaaga*. Elle se veut ethnolinguistique afin de refléter au mieux la conception des Moose sur la femme par le biais de leurs propres moyens d'expression.

Aussi avons-nous eu recours, toujours dans la démarche méthodologique, aux travaux de Jean CAUVIN avec son ouvrage : *Comprendre les proverbes* (1981) et à l'ouvrage de Windinminté OUEDRAOGO, *Proverbes du Moogo* (2014). Dans le premier ouvrage, l'auteur propose des méthodes d'analyse comme la méthode thématique, la méthode structurale ou encore l'association des deux méthodes qu'il a nommé la méthode thématico-structurale. Quant au second, il propose la méthode commentaire en expliquant les énoncés suivant leurs contextes et les réalités socioculturelles du milieu.

Cette étude poursuit les objectifs suivants : connaître les différentes images associées à la femme dans la société *moaaga* par l'analyse des proverbes ; montrer la place de la femme, par-delà les clichés, dans la société *moaaga*. Son intérêt, pour nous, est de contribuer à réhabiliter l'identité de la femme en faisant connaître les rôles historiques qu'elle a assumés dans l'évolution de nos sociétés.

Les principaux axes d'analyse concernent dans un premier temps les représentations sociales de la femme dans la société *moaaga* et dans un second temps les fonctions traditionnelles qui lui sont dévolues.

1. Les stéréotypes sur la femme

En parcourant les proverbes *moose*, on s'aperçoit que le sujet de la femme revient de façon récurrente. Ce constat pose la problématique de l'identité de la femme dans la société *moaaga* en termes de droits et de devoirs et permet de déterminer les

relations qu'elle entretient avec l'homme. L'image associée à la femme dans la tradition *moaaga* n'est pas toujours enviable. Les propos de la femme sont souvent qualifiés de *gom-faado*, c'est-à-dire des paroles creuses qui peuvent se résumer à des calomnies, à des sujets de rivalités entre coépouses ou encore au dévoilement de secrets liés à la vie conjugale. De ce fait, une certaine opinion pense qu'il est déconseillé aux hommes de s'immiscer dans les querelles des femmes dont les motifs sont jugés futiles. A tort ou à raison, la femme est considérée comme incapable de garder un secret. Pour cela, les hommes s'en méfient.

1.1 La femme, un être dont il faut se méfier

L'opinion générale s'accorde à dire que la femme ne saurait être une confidente. De nature loquace, elle est moins apte à encaisser les provocations qu'à exprimer son mécontentement. Elle s'irrite à tout bout de champ et lorsque c'est le cas, elle se sert de sa bouche comme moyen de défense contre son agresseur. L'expression de la colère de la femme se traduit par le dévoilement sur la place publique de ce qui apparaissait comme confidentiel. Tout se passe comme si la femme avait pour objectif d'humilier son agresseur en vue de réparer ce qu'elle qualifie de préjudice. C'est pourquoi les hommes, de peur de voir leurs secrets exposés au grand jour, se gardent d'avoir les femmes pour confidentes. A ce propos, le proverbe n°5 a tout son sens :

5. pag noor la a loko

femme bouche être (prés.) poss. carquois

la bouche de la femme est son carquois

Ce manque de confiance des hommes à l'endroit de la femme est justement relevé par O. KABORE (1987 :118) : « Chez les Moose, on pense que la femme est congénitalement incapable de contrôler sa parole (pouvoir sa bouche, *tōog-a noore*). Elle saisit la moindre situation malencontreuse pour laisser libre cours à ses paroles désordonnées, dont les conséquences peuvent être imprévisibles. »

Dans la tradition *moaaga*, le *loko* désigne un carquois propre aux hommes. Il contient des flèches et participe des instruments de guerre utilisés par les guerriers pour combattre l'ennemi ou par les chasseurs pour les battues. La flèche que l'on décoche sur la cible est à l'image de la bouche de la femme comparée à un étui à

flèches. Le *loko* est un moyen de défense tout comme la bouche de la femme qui lui sert à apaiser son cœur en livrant son agresseur en spectacle. Dans un ton élevé de manière à se faire entendre, la femme se réfugie alors derrière les injures, le tutoiement, le langage allusif qui, en réalité, lui constituent un exutoire. De ce qui précède, les hommes évitent de se confier aux femmes. Serait-ce pour cela que M. M. DIABATE déclare dans *Le boucher de Kouta* (2002 :34) : « avoir confiance en une femme, c'est manger avec un sorcier. » ? A l'indiscrétion de la femme, il lui est également attribué plusieurs autres tares. Tous les qualificatifs les plus sombres lui sont attribués.

1.2 La femme comme un être de défauts

A cette image peu reluisante de la femme dont nous avons fait cas plus haut se greffent des défauts d'ordre moral. Comme si l'on refusait à la femme tout attrait physique, il est reproché à la belle femme les vices suivants : le vol et la sorcellerie. Les qualités morales de la femme sont mises en doute, faisant de la belle femme un être de moralité douteuse ou encore un être en situation de manque. La beauté de la femme devrait être comblée par sa bonne moralité. Avec ce proverbe ci :

18. pvg-neer sã n pa wagdre, a yaa sōeyã

/femme belle m.c e.l nég. voleuse p.p être (prés.) sorcière/

La belle femme, lorsqu'elle n'est pas voleuse, elle est sorcière

On assiste à une négation totale des qualités de la femme. Par déduction, nous aboutissons à la conclusion selon laquelle la femme est un être à défauts : soit elle est laide, soit elle ne l'est pas et elle est voleuse ou sorcière. Une telle attitude mentale fait écho avec certaines considérations traditionnelles qui consistaient à accuser les vieilles femmes impotentes de sorcières et à les bannir de la société. Serait-ce pour cela qu'elle est jugée étrange ?

14. pag yvvr la bõn-bãnde

/femme nom être (prés.) Être étrange/

La femme est un être étrange

Chez les Moose, l'expression *bõn-bãnde* qui signifie littéralement chose étrange renvoie à un être dont on a du mal à cerner l'identité à savoir ses origines et son

statut. Lorsqu'une femme met au monde un enfant infirme (handicapé physique, mental ou moral), ce dernier est qualifié d'être étrange parce qu'il se distingue des autres enfants dont le cycle de croissance est jugé normal. Le caractère étrange de la femme la rend étrangère à la société. Si nous convenons que ce qui est étrange sort du commun ou relève encore de l'extraordinaire et que la femme est un être étrange, nous aboutissons à une forme de négation de la femme dans la société. Le *bõn-bānde* n'étant que l'exception à la règle, nous sommes en face d'une société qui accorde peu de place à la femme, en témoigne l'idée du nombre que dissimule la terminologie *bõn-bānde* (chose étrange, extraordinaire). Aussi peut-on appréhender à travers les proverbes que le prototype de la bonne femme reste une quête permanente dans la société *moaga*. En effet, toutes les femmes seraient insupportables et n'eut-été la clémence de leurs époux, elles seraient répudiées. L'homme s'inscrit dans une logique de résignation, l'obtention de la meilleure femme étant impossible comme nous le dit le proverbe suivant :

15. tal bal tu ka pag la sãoome

/garder (prés.) seulement e.l nég. femme mais valoir mieux (prés.)/

garde-la seulement, ce n'est pas la femme idéale mais c'est mieux que rien.

L'expression *tal bala* traduit que c'est faute de mieux que l'homme doit se contenter de la femme épousée. Le terme *sãoome* qui signifie valoir mieux vaut *são zaalem*, c'est-à-dire valoir mieux que rien comme nous avons l'habitude de l'entendre dans la littérature orale *moaga*. On rapproche la femme à rien, faisant d'elle une valeur immédiatement supérieure à rien. L'image négative associée à la femme se ressent dans les différents domaines du lexique *moaga*. C'est ainsi que le terme *ra-poaga* (littéralement *homme femme*) désigne un homme ou un garçon malhabile qui est incapable d'atteindre sa cible. Ici encore, la maladresse en tant que vice est attribuée à la femme comme si dans l'ordre normal des choses, la gent masculine se caractériserait par l'adresse. Les termes même désignant le sexe mâle et féminin rendent compte de l'image péjorative dont la femme est victime. Il s'agit de *poglem* (sexe féminin) provenant du verbe *pogle* qui veut dire blesser. Le terme *poglem* désigne ainsi au sens figuré une blessure et la féminité au sens propre. On pourrait aussi voir dans le terme *poglem* une dérivation de *paga*. A contrario, l'héroïsme est associé au sexe masculin désigné par le vocable *raolem* où on peut voir *rao*

(homme) et par extension *raodo*, courage, bravoure ou héroïsme. Dans ces conditions, la femme peut-elle s'affranchir de la tutelle masculine ?

1.3 La femme, un être dépendant

En réalité, chez les Moose, il n'existe pas de femme dans le foyer qui ne soit dépendante de l'homme. Le mariage chez les Moose est virilocal et la femme apparaît comme un être qui vient agrémenter la vie de l'homme en l'aidant à accomplir les tâches domestiques comme la préparation du repas, la recherche du bois, la vaisselle, la mouture des grains, la recherche de l'eau, etc. Il s'agit d'une répartition des tâches où l'homme doit pourvoir aux matières premières et assurer la progéniture tandis que la femme, elle, doit transformer ces matières premières et assurer la reproduction. La femme n'a pas de ce fait un pouvoir de décision, le mari étant considéré comme le chef de famille (*zak-soaba*). Cela lui vaut la sentence suivante :

7. pag zug wogm me a pa so yir ye

/femme tête long p.a p.p nég. posséder (prés.) cour nég./

Que la femme soit grande, elle ne saurait être le chef de famille

A travers ce proverbe, deux axes d'analyse peuvent être appréhendés. Le premier est relatif à la banalisation de la taille de la femme qui, bien qu'elle soit grande ne lui procure pas beaucoup de prérogatives. Au lieu que la taille lui donne un ascendant sur l'homme dans le foyer, la femme se trouve limitée selon les dispositions de la tradition, à être aux commandes du foyer. La taille de la femme qui devait en principe être une qualité se trouve tournée en dérision au profit de l'homme pour qui quelles que soient ses qualités physiques (court, grand, gros, mince, valide, impotent) reste le chef de famille. Cette conception nous renvoie à une expression bien connue des Moose : *a zagl yaa wok la a pa tar maasem ye* (untel est grand mais il est sans silhouette) pour exprimer l'inadéquation entre la taille et les qualités morales. Le deuxième axe est lié au statut de chef de famille (*zak-soaba*). En Moore, le radical *so-* du verbe *sooge* qui signifie posséder a tout son sens. Posséder signifie que l'on est maître de quelque chose. Si le *yiri* représente la cour, le fait de la posséder fait de l'homme le possesseur de la femme en tant que membre de la cour. Cela implique un rapport de dépendance et de soumission qui

oblige la femme à suivre la volonté du mari. La dépendance de la femme est également perceptible à travers le qualificatif de *sāana*, c'est-à-dire l'étrangère, dont on affuble la femme. Etant donné que la fille qui naît est appelée à quitter la famille paternelle pour rejoindre son mari, elle est considérée même étant dans le foyer comme une étrangère. Or les prérogatives de l'étranger sont très limitées. En effet, il ne peut que s'inscrire dans la volonté de son hôte s'il ne veut être privé des bons offices de ce dernier. Ceci est si vrai que les griots *moose* disent ceci : *sāan pa kēed tēngē t'a pa kabs tēng-n-dāmba ye* : l'étranger n'entre pas dans une contrée sans avoir au préalable rendu hommage aux peuples plus anciennement installés. Mais l'homme peut-il cerner toute la personnalité de femme ?

1.4 La femme, un être insaisissable

La personnalité de la femme est complexe. Même si les hommes lui attribuent une image négative, la femme demeure insaisissable tant ses comportements sont imprévisibles. Dans l'incapacité de contrôler ses réactions et ses points de vue, l'homme considère la femme comme un être immature et se propose de faire fi de ses turpitudes en la supportant à l'image d'un enfant qui commet des frasques. La personnalité complexe de la femme lui vaut le qualificatif *bōn-bānde* qui, comme nous l'avons expliqué plus haut est un terme péjoratif renvoyant à quelqu'un dont on a du mal à cerner l'identité :

14. pag yvur la bōn-bānde

/femme nom être(prés.) Être étrange/

La femme est un être étrange :

pag f tvb n da kelg ye,

/fermer(imp.) p.p oreilles e.l nég. écouter(prés.) nég./

Ferme tes oreilles pour ne pas l'écouter

la f mum f noor n tal- a

/e.l p.p fermer(prés.) p.p bouche e.l garder p.p/

et tais-toi pour t'en occuper !

L'homme prend ses distances vis-à-vis de la femme et lui ferme ses oreilles et sa bouche en se disant qu'il ne peut changer l'inchangeable :

_en fermant ses oreilles, l'homme se convainc que tout ce que dit la femme ne l'intéresse pas. Ses propos, de nature calomnieuse et vindicative sont jugés non constructifs et ce, en référence au proverbe n°5 : *la bouche de la femme est son carquois* ;

_en se taisant, l'homme s'estime plus intelligent que la femme en évitant les joutes orales pouvant dégénérer en un conflit ouvert. Il estime en outre que connaissant la nature capricieuse de la femme, point n'est besoin de réagir à ses propos. Ne pouvant la changer, l'homme pense qu'il vaut mieux se taire et s'en occuper.

La femme serait de nature versatile au point qu'il est risqué de prendre ses propos pour argent comptant. Une certaine conception considère la femme comme un être sans franchise au motif qu'il y a un hiatus entre les actes qu'elle pose et le discours qu'elle tient. Lorsque les Moose disent :

16. pag ka pvpeelem ye

/femme nég. franchise nég./

La femme est sans franchise,

Ils veulent attirer l'attention des maris sur la nécessité d'être réservé envers les femmes. Vu son manque de sincérité, l'homme devrait se garder de lui dévoiler tous ses secrets, auquel cas elle les dévoilerait le jour où elle s'estimera frustrée par son mari. En Moore, le terme *pv-peelem* se décompose en *pv-*, radical de *pvga* signifiant ventre et *peelem* qui désigne la blancheur. Il s'agit d'un ventre blanc dont est privée la femme. Si la femme est sans *pvpeelem*, c'est qu'elle se caractérise par le *pv-lika* (ventre noir) qui est le prototype de la personne hypocrite et méchante, dont on a de la peine à cerner les intentions. L'imprécision de la femme fait que la société la compare à la silhouette humaine : *La femme est comme la silhouette, tu la suis, elle te fuit* (proverbe n°17). En fonction de la position de la journée, la silhouette varie de position et bien qu'elle nous soit proche, nous ne pouvons la stabiliser ou encore moins la saisir. La silhouette peut être comparée à l'horizon que l'on ne saurait atteindre. Telle la silhouette est insaisissable, telle la femme l'est aussi. Mais n'y a-t-il pas dans l'inconstance de la femme un caractère puéril ?

1.5 La femme, l'éternel enfant

On compare souvent la femme à un enfant tant elle est inconstante, elle a du mal à se décider, elle cède à la moindre provocation, elle ne sait même pas souvent distinguer le mensonge de la vérité. N'est-elle pas celle qui se venge au travers de sa bouche ? N'est-ce pas elle qui, tel l'enfant qui est imprécis et indécis, est comparée à la silhouette ? N'est-ce pas toujours elle qui est naïve devant les hommes quand ils la courtisent pour le foyer comme le laisse voir ce proverbe ci-après :

6. zīrī n kēesd pag tu sud sōng n zǎ

/mensonge e.l faire entrer(acc.) femme e.l vérité aide(acc.) e.l entretenir/

C'est le mensonge qui fait entrer la femme dans le foyer et la vérité l'aide à l'entretenir

La recherche du foyer constitue le souci majeur des femmes chez les Moose. Les hommes aussi ne se sentent honorés que quand ils arrivent à fonder un foyer. Le processus du mariage traditionnel oblige le prétendant à user de sollicitudes envers sa future épouse et sa belle-famille. L'homme se fait souvent passer pour ce qu'il n'est pas, le tout étant de rassurer sa bien-aimée qu'il sera à la hauteur de ses besoins une fois dans le foyer. Ainsi l'homme, de crainte de perdre sa bien-aimée en lui révélant ses conditions de vie souvent faites de précarité, lui promet le bonheur en commençant à la gaver de présents. Mais la sollicitude dont l'homme fait montre à l'endroit de la femme peut aller jusqu'au sacrifice et même parfois au laxisme. En effet, l'homme ne saurait refuser d'accéder à la requête de sa future femme. Il usera de tous les moyens pour pourvoir aux besoins de celle-ci, le tout étant de bénéficier de son affection. Dans la même logique, certains écarts de comportements seront tolérés, l'homme se disant qu'il aura le temps de corriger la femme après le mariage. Dès lors que la femme intègre le foyer, l'homme ayant atteint son objectif ne saurait passer sous silence les inconduites de son épouse. Parce qu'ils sont appelés à partager le reste de leur vie ensemble, l'homme se doit d'être franc à l'endroit de sa femme.

Nous avons vu que la femme, en dépit des clichés qui pèsent sur elle, reste un pôle d'attraction pour les hommes. Cela ne traduit-elle pas aussi une dépendance de l'homme vis-à-vis de la femme ?

2. Les fonctions traditionnelles dévolues à la femme

L'on présente souvent la femme dans la société traditionnelle comme un être jouant les seconds rôles ou encore celle qui n'a aucun droit devant l'homme. Cette conception, fondée sur des présupposés, relève d'une méconnaissance des valeurs traditionnelles *moose* qui reconnaissent la femme comme un maillon dynamique du fonctionnement de nos sociétés. La représentativité de la femme est perceptible à plusieurs niveaux. La tradition lui assigne des fonctions aussi bien dans le domaine social, économique que politique. C'est à cela que nous allons nous atteler dans les points suivants.

2.1 La femme, un être pour la vie

La femme dans la société *moaga* est envisagée dans sa fonction de procréation. L'essence même du mariage repose sur la pérennisation de l'espèce humaine si bien que le fait pour la femme de ne pas pouvoir concevoir est un malheur. Un proverbe *moaga* dit ceci : *sōng ti yēn yi yaa sōng ti yēn vi* (*aider l'enfant à avoir ses dents, c'est en retour pour qu'il s'occupe de ses parents à leur vieillesse*). Ce proverbe permet de comprendre la place de l'enfant dans le foyer et montre les limites des relations d'amitié qui ne peuvent se substituer à l'assistance que porte un fils ou une fille envers ses parents lors de ses moments de peine (situation de maladie par exemple). Au vagissement du nouveau-né correspond le cri de joie de la mère qui vient de voir son rêve accompli, celui de pouvoir, à l'instar de ses paires, brandir son rejeton comme preuve de son statut de femme. L'importance qu'accorde la femme à la vie est illustrée par A. KOUROUMA (1968 :52) ainsi qu'il suit : « Ce qui sied le plus à un ménage, le plus à une femme : l'enfant, la maternité qui sont plus que les plus riches parures, plus que la plus éclatante beauté ! A la femme sans maternité manque plus que la moitié de la femme. »

Mais la joie de la mère se manifeste déjà dès la grossesse. Elle trouve du plaisir à présenter de façon ostentatoire son ventre comme un symbole de victoire sur les difficultés de la procréation. Malgré la douleur de l'accouchement, la mère trouve ces moments euphoriques une fois que l'enfant vient au monde. Alors, elle le choie et veille à ce que rien de mal ne lui arrive. Les moments dysphoriques de l'accouchement et la joie de procréer font de la femme un être d'amour au point

que mesurant la valeur de la vie humaine, elle ne peut infliger à l'enfant de sa coépouse un traitement inhumain. C'est ce que soutient le proverbe n° 8 :

8. pag pa nong a pug-to biiga a kō n buk a tulli

/femme nég. aimer(prés.) poss. coépouse enfant p.p nég. e.l mettre au dos (prés.) p.p à l'envers/

Même si la femme déteste l'enfant de sa coépouse, elle n'ira pas jusqu'à le mettre au dos à l'envers

Porter l'enfant au dos à l'envers est contraire aux principes de la vie humaine. Ce comportement participe de l'expression de la mort que la bonne mère ne saurait incarner. La vie est sacrée chez les *Moose* et particulièrement chez les femmes. C'est pourquoi il est interdit à la femme, qui donne la vie, d'ôter la vie à tout être vivant. La violation d'une telle disposition expose la femme à l'infertilité ou à la mort prématurée de sa progéniture. Ainsi, la femme ne peut égorger la volaille, elle ne peut en outre tuer le serpent quel que soit son âge. En pareilles circonstances, elle fait appel aux hommes, même au plus jeune garçon du groupe apte à lui porter secours.

Aussi la procréation est un moyen d'immortalisation permettant au couple de survivre même après la mort. Chez les *Moose*, il n'est pas rare que l'on présente l'enfant en disant que c'est le fils ou la fille d'untel. Aussi après la mort d'un des conjoints, l'on s'interroge souvent sur ce qu'il a laissé, pour faire allusion aux enfants du défunt. Lorsque que le défunt a laissé des enfants, on dit qu'il n'est pas mort.

Dans un autre registre, nous pouvons appréhender la valeur de la mère dans la fonction de reproduction. Il s'agit du pouvoir traditionnel. Les louanges que scandent les *Yvumba*, musiciens de la cour royale, au chef accordent une place importante à sa mère. C'est ainsi que nous avons l'habitude d'entendre les griots encenser le *Moog-naaba* en disant : *d ma a Kudpok biiga* : le fils de notre mère *Kudpoko*. Pourquoi une telle considération à la mère ? Les *Moose* disent que l'on peut douter de son père mais jamais de sa mère. Le rôle de la mère dans l'éducation de l'enfant est inestimable. Elle doit veiller à sa toilette, l'allaiter, être à ses côtés pour le soigner quand il est malade jusqu'à ce qu'il marche, commence à parler

pour exprimer ses désirs et même jusqu'à ce qu'il puisse se défendre sans avoir besoin de l'assistance de la mère, cette dernière est toujours à son chevet. Pour tous ces sacrifices, les *Moose* pensent que la malédiction que profère une mère à son enfant est irréversible.

Le rôle de la femme dans la société *moaaga* est capital au regard de la vie qu'elle incarne. L'opinion générale pense que la maman s'occupe bien plus de l'enfant que l'homme. Plusieurs qualités sont attribuées à la femme comme : le sens de l'écoute, le sens de la compassion, de l'amour filial d'où ce proverbe ci-après :

Biig tar ma a tar zom

/enfant avoir(inacc.) mère p.pers. avoir(inacc.) farine/

L'enfant qui a sa mère en vie ne saurait manquer de nourriture

La femme est très sensible aux préoccupations de son enfant si bien qu'elle a tendance à lui donner tout ce qu'il demande. Elle se prive souvent de nourriture au profit de son nourrisson et se couche aussi tardivement du fait des pleurs de ce dernier. Ses nuits sont parfois ponctuées d'insomnies lorsque le bébé est malade. La femme s'illustre à plusieurs échelons de la vie communautaire et occupe parfois les mêmes fonctions que les hommes comme c'est le cas dans les institutions traditionnelles.

2.2 La femme comme une figure politique

La femme participe à l'animation de la vie politique *moaaga*. De l'échelon de la famille nucléaire à l'échelle de la grande famille, la femme est consultée pour les prises de décision. Devant la femme qualifiée d'être dépendante, immature et physiquement faible, le plus petit *moaaga* est orgueilleux. Il ne peut officiellement accepter que la femme lui donne des conseils. Cependant, la femme reste la consultante et la confidente de l'homme quand il s'agit pour lui de trancher sur des sujets majeurs de la vie sociale. C'est ainsi que lorsque le chef du village convoque une réunion des chefs de famille pour une prise de décision sur la vie de sa communauté et qu'au sortir des échanges, une solution n'a été trouvée, la séance est suspendue pour être reprise le lendemain avec le secret espoir que chaque chef de famille mettra la nuit à profit pour recueillir des conseils de sa femme à même d'éclairer leurs lanternes d'où le proverbe :

9.toεeng sē n togsd wīndga ya a ged n saglg yunga

/barbe p.n e.l dire (acc.) jour être(prés.) p.p tresse e.l conseiller(acc.) nuit/

Ce que dit la barbe le jour, c'est ce que la tresse lui aura conseillé la nuit

Il en est de même à l'échelon de la famille nucléaire où les avis de la femme sont pris en compte par le chef. F. BRETOUT (1976 :75) nous présente le Moog-naaba Wobgo qui échange avec ses épouses à la tombée de la nuit : « Il réunissait ses épouses et discutait avec elles des événements familiaux que le protocole lui interdisait d'aborder pendant la journée. » C'est du reste le constat de M. ZOUNGRANA (2015 :88) :

« (...) Lorsque les membres d'un clan n'arrivent pas à trouver un consensus à propos d'un sujet délicat, la discussion est suspendue pour un autre rendez-vous. Les échanges se déroulant dans le samande notamment après le repas de la nuit, le chef du clan suppose que la nuit porte conseil et invite chacun à poursuivre la réflexion. Dans le fond, il renvoie chaque chef de concession à ses épouses principalement au pug-kēema pour conseils. »

Par l'entremise du proverbe n°9 ci-dessus cité, on se rend compte que la femme participe indirectement à la vie politique de sa société à travers ses conseils. Mais la présence de la femme sur l'échiquier politique est plus manifeste lorsqu'elle siège parmi les dignitaires de la cour royale comme une institution à part entière. En effet, il existe dans l'organigramme du pouvoir traditionnel un ministère occupé par le *Weem-naaba*. Cette institution qui, selon A. OUEDRAOGO et M. ZOUNGRANA (2017), daterait de naaba Yāndfo (vers 1441) était incarnée dans le Wubr-tēnga par une femme. Dans le Boussouma, considérée comme une reproduction du modèle du Wubr-tēnga, la même fonction est occupée par une femme. Le *Weem-naaba* détient le droit de grâce et pouvait faire revenir le chef sur les verdicts de cour qui pouvaient aller quelque fois à la peine capitale.

Mais au-delà de cette fonction de *Weem-naaba*, on retrouve la femme assumant les plus hautes fonctions de la société à des circonstances particulières. L'histoire des fondations de royaumes nous renseigne sur la contribution de la femme à la naissance du royaume du Yatenga. En effet, selon A. OUEDRAOGO et M. ZOUNGRANA (2017 :11) :

(...) la création du royaume du Yatenga, né de la révolte du prince héritier Yadega qui a vu qu'on lui a préféré son frère, en la personne de Kumd-m-ye (1337-1358), ne fut possible que grâce à Pabré, la sœur aînée de Yadega. En effet, selon les traditions orales, outrée par l'injustice que les dignitaires de la cour ont fait subir à son frère, celle-ci s'empare des « amulettes sacrées » ou fétiches royaux (naam-tubo) qu'elle lui remet. Fort de la prise sacrée, il s'enfuit et fonde, au nord du Moogo, le royaume qui portera désormais son nom (Yatenga ou la terre de Yadega). C'est ainsi que Pabré devint la première Wɛemba du Yatenga et sa descendance porte le titre nobiliaire de Weem-naaba

A la mort de *naaba Nasbure* (1286-1307), la *Wɛemba* Pabre assura l'interrègne conformément aux dispositions de la coutume de l'époque qui voulait qu'au décès d'un roi, la régence soit assurée par sa fille aînée :

Le terme *na-poko*² désigne littéralement *femme-chef* même si dans la société *moaaga*, le statut de chef supérieur est dévolu aux hommes. Selon les croyances des *Moose* du Yatenga, un homme ne saurait assurer la régence de peur qu'il ne refuse de quitter le trône. Quant à la femme, étant donné qu'elle ne peut exercer la chefferie supérieure pendant longtemps, on la préfère à l'homme pendant l'interrègne.

Nous ne voulons pas mettre en exergue ici le caractère éphémère du pouvoir de la femme mais sa fonction de chef qui, bien qu'étant régie par une durée déterminée offre la possibilité à la femme d'exercer les mêmes fonctions que les hommes. De ce point de vue, la femme ne saurait être considérée comme une propriété masculine. Elle est toute aussi une force agissante et un acteur de développement dans la société *moaaga* à l'image de l'homme.

Conclusion

Les textes oraux sont l'expression de la vision du monde des peuples à tradition orale. Bien plus qu'une construction poétique, les proverbes et les chants reflètent la perception des *Moose* sur le statut de la femme. Ainsi, tout en assumant leur fonction didactique, les proverbes et les chants nous permettent de comprendre que les *Moose* conçoivent la femme comme un être éternel enfant, un être dépendant entièrement soumis à l'homme, ou encore un être aux défauts multiples.

² Le terme désigne la femme régente dans le Yatenga

Cependant, les Moose savent malgré tout, la valeur que revêt la personnalité de la femme, en sa qualité d'agent de production et de reproduction, de figure politique ou encore de conseillère attitrée. Souvent à l'origine de la fondation des royaumes *moose*, les femmes, à l'instar de *Yennenga* et de *Pabre*, prouvent qu'elles sont des acteurs de premier plan dans l'animation de la vie sociopolitique *moaaga* et ce, dans tous les domaines. Au regard de leurs fonctions nobles et de l'évolution de la société *moaaga*, les femmes ne devraient plus être perçues sous l'angle de la négativité mais comme des actrices incontournables de développement. De ce point de vue, il convient que les textes oraux, d'essence dynamique, s'adaptent à la vision actuelle des Moose sur la gent féminine aux fins de remplir leur vocation première qui est d'ordre pédagogique.

Bibliographie

- KOUROUMA A., 1968, Les soleils des indépendances, Paris, éditions du seuil ;
- OUEDRAOGO A. et ZOUNGRANA M., 2017, *La figure de Weemba ou le sens de la grâce royale chez les Moose*, Cahiers du CERLESHS, N° Spécial, pp. 1-38 ;
- BRETOU F., *MOGHO NABA WOBGHO*, 1976, La résistance du royaume mossi de Ouagadougou, Paris, Presses de l'imprimerie Danel-S.C.I. A ;
- DAMIBA F. X., 2016, Risque et prudence des Moosé du Burkina Faso, Paris : collections études africaines, éd. l'harmattan ;
- CAUVIN J., 1981, Comprendre les proverbes, -Issy-Les-Moulineaux : Saint Paul ;
- DIABATE M. M., 2002, Le boucher de Kouta, Paris, éd. Hatier international, collection Monde noir ;
- ZOUNGRANA M., 2015, *L'image traditionnelle de la femme à travers le proverbe moaaga*, Revue africaine d'anthropologie, Nyansa, n°18-2015, pp.78-94 ;
- BONI N., 1962, Crépuscule des temps anciens, Paris, éd. Présence africaine ;
- OUEDRAOGO B. N. et OUEDRAOGO/SABA F., 2010, Le Ringou de Naaba Kiiba, éd.Céprodif, Ouagadougou.

Liste des abréviations

Acc : accompli

c.ub : conjonction de subordination

e.l : élément de liaison

fut. : futur

m.c : marque de la condition

nég. : négation

poss : possessif

p.p : pronom personnel

prés. : présent

Annexe : le corpus³

**1. pag sã n zãgs koob bi a sak gãaga t' a na rog
ka-koaada**

/Femme m.c e.l refuser labour m.imp. p.p accepter coucher e.l p.p m.fut.
enfanter cultivateur/

*Si une femme refuse de cultiver, qu'elle accepte d'enfanter pour donner des chances
à un de ses fils d'être cultivateur*

2. pvg-yãan kũnkũug são ro-vuvugo

/vieille femme voûté valoir mieux(prés.) maison vide/
une vieille femme impotente vaut mieux qu'une case vide

**3. pag pa get a pvgto peog n lub a wam-
zaok ye**

/femme nég. regarder(prés.) p.p coépouse corbeille e.l jeter (prés.) poss.
calebasse brisée nég./

³ Le corpus est composé de proverbes transcrits orthographiquement en Moore. Une traduction juxtalinéaire est proposée en dessous de chaque mot transcrit et enfin une traduction littéraire qui éclaire davantage sur la signification des énoncés.

*une femme ne regarde pas la corbeille de sa rivale pour jeter sa calebasse
brisée*

4. **pag la yiri**

/femme être(prés.) cour/

la femme, c'est le foyer

5. **pag noor la a loko**

/femme bouche être(prés.) poss. carquois/

la bouche de la femme est son carquois

6. **zīrī n kēesd pag tu sud sōng n zā**

/mensonge e.l faire entrer(acc.) femme e.l vérité aide(acc.) e.l entretenir/

*c'est le mensonge qui fait entrer la femme dans le foyer et la vérité l'aide à
l'entretenir*

7. **pag zug wogm me a pa so yir ye**

/femme tête long p.a p.p nég. posséder (prés.) cour nég./

Que la femme soit grande, elle ne saurait être le chef de famille

8. **toεng sē n togsd wīndga ya a gēd n saglg
yunga**

/barbe p.n e.l dire (acc.) jour être(prés.) p.p tresse e.l conseiller(acc.)
nuit/

Ce que dit la barbe le jour, c'est ce que la tresse lui aura conseillé la nuit

13. **pvg-neer ka zaad bāoogē ye,**

/femme belle nég. attacher(inacc.) bas-fond nég./

on n'attache pas une belle femme dans un bas-fond

fo sã n za- a, roa-neer n zaagd- a

/p.p m.c e.l attacher p.p homme beau e.l détacher (inacc.) p.p/

Si tu l'y attache, c'est un bel homme qui la détachera

14. **pag yvvr la bōn-bānde**

/femme nom être(prés.) Être étrange/

la femme est un être énigmatique :

pag f tvb n da kelg ye,

/fermer(imp.) p.p oreilles e.l nég. écouter(prés.) nég./

ferme tes oreilles pour ne pas l'écouter

la f mum f noor n tal- a

/e.l p.p fermer(prés.) p.p bouche e.l garder p.p/
et tais-toi pour t'en occuper !

16. pag ka pɔpeelem ye

/femme nég. franchise nég./
La femme est sans franchise

**17. pag wēnda sulunsuku :fo zoet- a, t' a pugd
foo**

/femme ressembler(prés.) silhouette p.p suivre(inacc.) p.p e.l p.p
fuir(inacc.) p.p/

La femme est comme la silhouette, tu la suis, elle te fuit ;

fo pugd- a, t' a zoet foo

/p.p fuir p.p e.l p.p suivre(inacc.) p.p/
tu la fuais, elle te suit

18. pug-neer sã n pa wagdre, a yaa sōeyã

/femme belle m.c e.l nég. voleuse p.p être(prés.) sorcière/
la belle femme, lorsqu'elle n'est pas voleuse, elle est sorcière

19. rao yam koabga, pag yam n yuda

/homme ruse cent femme ruse e.l dépasser(prés.)/
l'homme a beau être cent fois rusé, la femme est encore plus rusée

20. f sã n pa yã pag bi f ra gãneg sōng ye

/p.p m.c e.l nég. voir femme m.imp. p.p nég. coucher natte nég./
Si tu ne vois pas ta concubine, n'étale pas ta natte

22. na-pok pa na- par ye

/régente nég. chef action de rester nég./
la femme régente ne saurait rester au trône

23. biig tar ma a tar zom

/enfant avoir (inacc.) mère p.p avoir (inacc.) farine/
un enfant qui a une mère a de la farine